



Réception au palais de l'Élysée-National des corporations venant offrir leurs drapeaux patriotiques.

travail dans tous les exils pour tirer un bénéfice personnel de la misère publique. Une faible minorité a succombé aux tentations dont on était parvenu à l'entourer en la trompant. L'immense majorité résiste et résistera toujours. À quelque épreuve qu'on la soumette, j'en ai la conviction. Calculez le nombre de ceux qui sont assez lâches pour se faire payer chaque jour un travail qu'ils ne font pas, qu'ils ne veulent pas faire; assez dépravés pour exiger, les armes à la main et la menace à la bouche, le reçu de sommes dues qu'ils se refusent à donner à leurs créanciers alors même qu'ils pourraient s'acquitter de leurs dettes; assez égoïstes, assez peu chrétiens pour contraindre, par la violence, d'honnêtes étrangers à leur céder des places qu'ils sont, quant à eux, indignes et incapables de remplir; et puis, venez à l'Élysée national; comptez ceux qui, chaque jour, viennent offrir à la République des épargnes d'autant plus énormes, que, pour les réaliser dans les circonstances actuelles, ils ont dû prendre sur leur nécessaire, et surtout examiner le contraste de leurs physionomies: là, des yeux hagards, menaçants, des traits altérés, une démarche inquiète, des lèvres serrées; ici, au contraire, un regard limpide et gai, une physionomie respirant le calme et la bonté, une attitude noble et fière sans hauteur, une bouche souriante... Non, vertu, non, tu n'es pas seulement un nom!

La scène que je viens de vous raconter m'avait vivement intéressé et ému. Je revins le lendemain et les jours suivants à l'Élysée national, où, grâce à mon âge, et un peu de protection aidant, j'obtins la permission de m'asseoir de deux à quatre heures au soleil dans le jardin que je ne connaissais pas, et qui me parut des plus agréables. Quand une députation fait son entrée dans la cour, un employé, que j'ai mis dans mes intérêts, à la complaisance de venir m'en avertir, et j'assiste ainsi à la plupart des réceptions. Vous ne me croirez peut-être pas, monsieur, mais quand je vois deux cents ouvriers rangés dans un ordre exemplaire autour de ce salon déjà orné de tant de glorieux souvenirs, offrir, avec un contentement si digne et une tenue si parfaite, une journée de leur

travail à la patrie; je sens toujours mon cœur se serrer et mes yeux se remplir de larmes, et c'est à peine si, malgré tout le désir que j'en ai, je puis crier avec eux, à la fin de chaque discours: *Vive la République!*

Il y a trois jours, les volontaires du 5^e bataillon de la garde nationale mobile ont apporté 396 fr. 35 cent., montant d'une collecte faite entre eux. Ils étaient accompagnés de leurs officiers, qui, revêtus de leurs uniformes, avaient vraiment l'air de vieux troupiers, et un jeune capitaine a déclamé on ne peut mieux, une pièce de vers, aussi bien tournée que lui, ma foi, et qui était adressée à Béranger.

Les entrepreneurs de spectacles, marchands forains, entrepreneurs de bals et jeux champêtres sédentaires, avaient précédé les chanteurs des rues et joueurs d'orgue. Leur adresse, déposée par les citoyens Chevrot, Lebon, Laroche, Duberne, Léon Laroze, Tappin, Courtois et Willis, se montait à 717 fr. *Vive la République!* s'était écrié Charles Thomas après leur avoir adressé une touchante allocution. — Citoyens, dit l'un d'eux, ce n'est pas assez d'une fois, permettez-nous de crier trois fois *Vive la République!* Jamais l'Élysée national n'avait retenti d'acclamations plus enthousiastes.

Toutes les corporations, tous les métiers, tous les ateliers, petits ou grands, auront, je n'en doute pas, la gloire de s'inscrire sur les listes que publie chaque jour la commission centrale. Mais je suis obligé de vous l'avouer, monsieur, bien que je n'approuve pas les déclamations furibondes de certains écrivains contre les riches, je serais affligé que la patrie ne reçoit dans un pareil moment de dons et d'offrandes que des pauvres. Vous me répondrez, il est vrai, que la commission n'est instituée que d'hier; que les commissions d'arrondissement sont à peine formées; que les maires, les curés, les chefs de corps viennent seulement de recevoir la circulaire qui leur a été adressée. Je comprends toutes ces raisons mieux que personne. Toutefois, je persiste dans mes conclusions, comme disent MM. les avocats. Aussi, je vous demanderai encore la permission de terminer ma lettre par la première strophe d'une chanson qu'un ouvrier, le citoyen Eugène Pottier, a adressée à la commission centrale.

Voici la quête universelle:
Pour la France, s'il vous plaît!
Quittons, frères! quittons pour celle
Qui nous a nourris de son lait.
Les riches sont des banqueroutes;
Si peu que ce soit, donnons tous!
Les crochets sont faits de gouttes,
Les milliards sont faits de gros sous!

Aux jours de crise amère
Le Français dit: Ma mère!
Prends mon sang, prends mon or;
Framis, mère, prends encor.

Salut et fraternité.
UN VIEUX FLANDEUR.

La Démonstration chartiste de Kennington-Common.

Nous avons raconté longuement dans notre dernier numéro (Histoire de la semaine) tous les incidents de la grande démonstration chartiste qui a eu lieu à Londres le lundi 10 avril. Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui; nous n'ajouterons qu'un petit nombre de détails, d'une date postérieure au samedi 15 avril, aux deux gravures qui illustrent cette page: le portrait de Feargus O'Connor et la réunion de Kennington-Common.

M. Feargus O'Connor, qui a joué le rôle principal dans cette démonstration, représente au parlement la ville de Nottingham. Il est le fils de feu Roger O'Connor, esq. de Conn'Orville, Bantry-Bay (Irlande), et neveu d'Arthur O'Connor qui habita longtemps Paris, où il s'était réfugié après l'insurrection irlandaise de 1798 à laquelle il avait pris une part si importante. Il est membre du barreau irlandais, et, pendant un certain nombre d'années, il a été propriétaire du journal le *Northern Star* (l'Étoile du Nord). Sa carrière parlementaire date de 1832. Il repréenta le comté de Cork, de 1832 à 1835. Réélu en 1835, son élection fut annulée par la Chambre. La même année, à la mort de M. Cobbett, il se mit sur les rangs à Oldham, mais il échoua. Ce ne fut que l'année dernière qu'il parvint à se faire réélire.

Le succès oratoire de M. Feargus O'Connor à la chambre des communes n'a pas été aussi complet que nous l'avions annoncé. Pour rendre hommage à la vérité, nous sommes même obligé de déclarer qu'il a été suivi d'une défaite assez ridicule.

On se rappelle avec quel fracas la pétition-monstre avait été annoncée. Elle était signée par 5,706,000 chartistes! Elle pesait cinq tonnes! Elle se mesurait par centaines de yards! Voilà, du moins, ce qu'avait déclaré M. O'Connor, en la traînant au milieu de la chambre des communes.

Mais le comité des pétitions ne s'avise-t-il pas de vérifier l'exactitude de ces assertions! Ses membres se partageant la besogne: celui-ci se met à compter les noms; celui-là épêche l'authenticité des signatures; un troisième fait apporter des balances, pour savoir au juste ce que pèse le monument; un quatrième en mesure la superficie. De tout cet examen, il résulte que M. O'Connor a audacieusement abusé de l'hyperbole.

Il n'y a pas 5,706,000 noms; il n'y en a que 4,975,496. Le déchet est grand, comme on voit. Mais ce n'est pas tout. Une grande partie de ces noms n'ont été jetés là que pour remplir les vides, par des faussaires peu scrupuleux. On y lit des signatures de femmes et d'enfants, des adhésions pu-



Feargus O'Connor.

rement imaginaires. La reine Victoria y figure trente ou quarante fois; le duc de Wellington s'y trouve à chaque feuille; sir Robert Peel de même. Il n'est pas jusqu'à cet honnête colonel Sibthorp, le prototype du vieux tory, dont on n'ait contrefait grossièrement la griffe. Le colonel a bondi d'indignation en apprenant que son nom était couché sur la pétition, et s'est cru obligé de demander la parole pour protester « qu'il était incapable d'avoir infligé de sa main un tel « déshonneur à sa famille, à ses amis, à ses électeurs. »

Indépendamment de ces faux matériels, la pétition était émaillée d'une multitude de ces désignations qui, par leur vulgarité même, échappent à tout contrôle. On n'y comptait pas moins de 150,000 *Smiths*. Le nom de *Smith* est sans doute très-commun chez nos voisins; mais quand tous les *Smiths* des trois royaumes se seraient entendus pour signer la pétition chartiste, il est douteux que le total en arrivât à 150,000. D'ailleurs, un M. Cripps s'est livré, dans le sein du comité, à des études très-précises de statistique, et il a démontré que, dans toute l'Angleterre, le nombre des adultes était de beaucoup inférieur à celui des prétendus chartistes qui auraient signé la pétition. « Avec votre système de fraude, a-t-il dit à M. O'Connor, vous pourriez aisément arriver à former une légion de cinq cents millions de partisans! »

Quant au poids de la pétition, le même M. Cripps a fait un calcul consciencieux, duquel il résulte qu'elle ne pèse au plus que cinq quintaux et demi. L'exagération, en ce qui concerne la superficie, n'était pas moins fabuleuse.

Ce M. Cripps est un terrible homme. Après avoir ainsi prouvé par A plus B que M. O'Connor avait voulu en imposer à la Chambre, il l'a pris vigoureusement à partie, et lui a déclaré tout net que désormais « il n'ajouterait aucune foi en sa parole. »

Le trait était vil.

M. O'Connor dit qu'il répondra ailleurs que dans la Chambre, et sort de la salle.

On lance alors le sergent d'armes à sa poursuite, ainsi qu'il est d'usage toutes les fois qu'un débat paraît devoir se terminer sur un autre terrain que le terrain parlementaire. Pendant qu'on court après lui, plusieurs membres interviennent, et invitent M. Cripps à retirer les termes personnellement blessants qui s'étaient glissés dans sa harangue. M. Cripps y consent, non sans se faire prier.

Le sergent d'armes ramène alors M. O'Connor, à qui on raconte ce qui s'est passé en son absence. M. Cripps exprime



Maniestation chartiste à Kennington-Common.